

Notre bibliothèque

Autor(en): **Péris, L. / E.Gd.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **5 (1917)**

Heft 51

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nombre des vendeuses de magasin ayant répondu à l'enquête touchait — il est vrai que c'était immédiatement avant la guerre et que la vie n'atteignait pas le coût exorbitant d'aujourd'hui, mais les traitements n'ont certainement pas augmenté dans les mêmes proportions — entre 80 et 120 fr. par mois. Onze sur 135 touchaient plus de 150 fr., et en revanche 6 seulement, sur le même chiffre total, moins de 50 fr. Chez les employées de bureau, près du tiers ne touchaient que de 80 à 100 fr. Et cependant alors que la moyenne des ouvrières et employées enquêtées ne gagnait que 95 fr. par mois, la moyenne pour ces deux catégories de professions était respectivement de 99 et de 110 fr. Ce serait assurément l'aristocratie des travailleuses, si il ne fallait dans ces métiers plus de toilette, d'élégance, de tenue que l'on n'en demande à une repasseuse ou à une couturière... et tout cela se paye!

Pour Genève, la seconde ville comme importance numérique du personnel commercial féminin, nous disposons, grâce aux enquêtes du syndicat des employés de magasin et à une circulaire émanant du Département du Commerce et de l'Industrie, de renseignements précis et plus récents. Des tableaux ont en effet été établis concernant les salaires et les conditions de travail d'abord avant la guerre, puis au moment de la grande panique qui a amené un grand nombre de maisons à diminuer de manière totalement injustifiée les traitements de leur personnel, et enfin actuellement, après la campagne pour le rétablissement des anciens salaires (automne 1916). D'après ces tableaux, dans les magasins de détail comme dans les maisons de gros, les appointements de début — d'avant la guerre, et que la circulaire envisagé comme rétablis — sont de 30 à 50 fr. par mois, pour s'élever ensuite, pour le plus grand nombre des vendeuses de 60 à 80 fr. Le salaire maximum est de 100 fr. Quelques vendeuses, après de longues années de service, et avec des qualités spéciales (connaissance des langues, etc.) atteignent toutefois 125, 140 et 150 fr.; plus rares encore sont les appointements de quelques caissières ou chefs de rayons de 175 à 200 fr. De fait, dans une des plus grandes maisons de commerce, genre « grand magasin » parisien, nous ne relevons qu'un salaire de 150 fr. et deux de 145, contre un grand nombre de 110, 100, 90 fr. et au-dessous : 80, 75 et même 65. La moyenne, dans cette maison-là, est de 102 fr., plus élevée par conséquent que la moyenne indiquée soit par l'enquête zurichoise, soit par la circulaire du Département genevois. Mais, là aussi, il faut se rendre compte qu'au renchérissement des denrées alimentaires est venu s'ajouter celui des objets de toilette, étoffes, chaussures, et que l'obligation d'une mise soignée, souvent même coquette, parfois encore uniforme (une maison de Genève justement imposait brusquement à ses employées la toilette noire de rigueur, au grand préjudice de celles qui ne possédaient que des vêtements de couleur) pèse lourdement sur ces modiques budgets.

Dans les magasins genevois, le temps de travail est de 9 h. $\frac{1}{2}$ à 10 h. par jour, d'après le Département, de 10 h. à 10 h. $\frac{1}{2}$ dans les grands magasins, de 12 h. dans les petits, d'après le syndicat. Il est moindre dans les bureaux, banques, etc. : 9 h. $\frac{1}{2}$ à 10 h. dans les premiers, 8 h. dans les secondes. Peut-être les femmes bénéficient-elles ici de ce qu'elles sont en minorité et de ce que les conditions de travail ont été faites pour des hommes! Mais les appointements sont encore plus bas que dans les magasins, et ceci est dû pour une bonne part à l'encombrement de la profession : une paye mensuelle de 35 à 45 fr. est fréquente et l'on considère comme une bonne moyenne courante 50 à 60 fr. par mois (75 à 90 fr. dans les banques). Le salaire maximum dans les bureaux est de 100 fr. et de 110 fr. dans les

banques; 120 à 150 fr. sont exceptionnels. Que peut faire une femme, une jeune fille avec 60 fr. par mois, 2 fr. par jour, au taux actuel de la vie, si elle n'a pas quelqu'un pour l'aider, une famille chez qui loger? La réponse, hélas! n'est que trop claire. Et il n'est pas sans utilité de constater que, dans les mêmes professions, les employés masculins débutent avec 80 ou 100 fr., touchent couramment 125 à 150 fr., et plus tard, selon leur expérience et les services rendus, de 200 à 300 fr. Qu'ils ne fassent pas exactement le même travail que leurs collègues féminines, c'est possible; qu'ils y arrivent mieux préparés, c'est encore possible; mais y a-t-il pourtant une différence si capitale entre la tâche d'un commis débutant et celle d'une employée pour justifier une différence de traitement de la moitié?...

Nous devons nous arrêter ici en ce qui concerne les professions commerciales, recommandant à ceux de nos lecteurs qui voudraient poursuivre cette étude dans les différentes villes suisses le troisième volume des Statistiques fédérales et le second volume publié par l'Alliance. Mais nous voudrions signaler qu'il est encore une catégorie de travailleuses rangées par les statistiques fédérales parmi les employées de commerce, et sur les salaires, les conditions de travail desquelles nous manquons totalement de renseignements, bien qu'elles constituent un groupe de plusieurs milliers: ce sont les employées d'hôtel. Aucune enquête à notre connaissance n'existe qui les concerne; et pourtant combien il serait nécessaire que nous en sachions plus sur leur compte que par les quelques bribes de conversation recueillies au cours d'un séjour ou d'un voyage! Combien long paraît leur temps de travail, de 5 h. $\frac{1}{2}$ du matin, jusqu'à minuit parfois; combien infimes leurs salaires (15 fr. par mois, avons-nous entendu articuler dans un grand hôtel du Valais), et combien souvent problématiques et humiliants les pourboires sur lesquels elles comptent pour augmenter leur gain! Il est évident que, comme on nous l'écrivait, la profession d'hôtelier jouit d'une certaine immunité dans notre pays, dans les régions de montagnes surtout, où le propriétaire de l'hôtel est le grand personnage de la région, syndic ou président de commune, propriétaire, marchand en gros, initiateur d'une industrie nouvelle; il est évident aussi que les conditions sociales de ses employées, souvent jeunes femmes ou jeunes filles des environs, qui, bien qu'appartenant à des familles aisées, ne craignent pas de s'exténuer pendant quelques semaines pour gagner un petit pécule, pour arrondir leur dot, sont bien différentes de celles des autres travailleuses permanentes de l'industrie ou du commerce... Mais cela ne nous semble pas une raison suffisante pour ne pas envisager sérieusement la situation de plus de 60.000 femmes, et ne pas chercher à porter remède aux abus dont elles souffrent certainement. Une de nos grandes associations nationales, ou à leur défaut, des sociétés locales ou cantonales, ne voudraient-elles pas envisager cette très belle tâche?

E. GD.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

HÉLÈNE NAVILLE: *Ernest Naville, sa vie et sa pensée*. Tome II (1859-1909). Genève, Georg, 1917.

Voici un livre écrit par une femme, et qui ne manquera pas d'intéresser à ce titre, en même temps que par son objet, les lecteurs du *Mouvement Féministe*. M^le Naville vient de nous donner la deuxième et dernière partie de l'ouvrage qu'elle a consacré pieusement à la mémoire de son grand-père. On y trouvera retracées les cinquante dernières années de la vie du philosophe, — cette belle et grande vie, dont le premier volume avait décrit l'essor, et qui se présente maintenant à nous dans son apogée, dominant les vicissitudes humaines, et répandant autour d'elle l'harmonie et la sérénité. Nous voyons se

développer devant nous toute l'activité d'Ernest Naville: ses travaux philosophiques; ses grandes conférences, qui réunirent, à Genève et Lausanne, une foule d'auditeurs enthousiastes; ses efforts, couronnés de succès, en faveur de la représentation proportionnelle. On nous le montre, simple et bon, dans son intérieur familial, et cette description est vraiment charmante. Nous pouvons nous faire une idée de ce qu'il fut pour ses amis et pour tous ceux qui recoururent à ses conseils et trouvèrent auprès de lui réconfort et encouragement. Enfin, le dernier chapitre nous donne une vue d'ensemble de son système philosophique. Ce chapitre a été rédigé, comme d'ailleurs le chapitre sur la représentation proportionnelle, par M. Adrien Naville, qui continue parmi nous, de manière si haute et si noble, la tradition de son père.

L'un des mérites les plus remarquables de ce livre est d'être écrit dans un esprit de calme et d'impartialité. M^{me} Naville, bien qu'elle ait, comme de juste, une profonde admiration pour son illustre grand-père, n'exprime pas cette admiration en formules d'hyrmbiques, et reste toujours paraît-il maîtresse d'elle-même. C'est ainsi qu'elle ne craint pas de rapporter, sur telle ou telle forme de la pensée d'Ernest Naville, des appréciations qui contiennent autre chose que des éloges. Donnons en un exemple. A propos des conférences sur la Vie éternelle, qui eurent tant de succès, elle cite les passages du *Journal intime* dans lesquels Amiël parle de ces conférences. Mais elle ne se borne pas, comme elle aurait pu le faire, à reproduire les éloges décernés à la première et à la sixième conférence: elle nous met également sous les yeux la page consacrée à la cinquième conférence, avec les réserves très graves qui y sont exprimées. Voilà, croyons-nous, un procédé qui n'est pas ordinaire dans un ouvrage de ce genre, et qui inspire une confiance absolue en l'auteur.

Etant de manière aussi parfaite un livre de bonne foi, cette biographie est assurément le plus bel hommage que l'on pût rendre à la mémoire d'Ernest Naville. Elle ne pourra pas manquer d'accroître encore le respect et l'affection dont cette mémoire est entourée. L'homme dont elle nous retrace fidèlement l'image servira d'exemple à beaucoup. Pour notre part, nous ressentons plus fortement, au sortir de cette lecture, que la mission de la philosophie n'est pas de rester une doctrine purement théorique, mais de s'exprimer dans une vie tout entière, qu'elle pénètre d'infinité. Et quel enseignement nous donne ce penseur qui s'est constamment occupé des affaires publiques, et n'a jamais séparé la spéculation philosophique du bien de sa patrie. Nous nous inclinons avec vénération devant cette grande figure, et nous remercions M^{me} Naville de nous avoir permis de la mieux connaître et de l'aimer davantage. Charles WERNER.

Cours d'éducation nationale. Genève, Eggimann, éd. 1 vol., 4 fr. 50.

Pour développer l'esprit national et le rendre plus conscient dans les cercles féminins, la vaillante Union des Femmes de Genève a organisé, au cours de l'année 1916, une série de conférences où, tour à tour, quelques-uns de nos meilleurs publicistes et professeurs sont venus traiter une des questions nationales. Ces conférences viennent d'être publiées en un fort beau volume, sous le titre: *Cours d'éducation nationale*.¹

Nous ne doutons pas que ce livre ne reçoive un accueil empressé de la part du public suisse.

Les douze conférences qu'il contient constituent un beau tableau des diverses faces sous lesquelles notre pays se révèle intéressant, original et digne d'être aimé. On y trouvera clairement exposées beaucoup de données de fait essentielles et qu'il est bon de se mettre ou de se remettre en mémoire. On y trouvera aussi beaucoup d'idées actuelles, génératrices d'action, de réaction et d'enthousiasme.

M. Edouard Chapuisat, dans une sorte d'introduction, résume l'histoire de la Confédération, en suivant en cela la ligne tracée par Dierauer. De son raccourci très vivant ressort l'image de l'ascension constante des Confédérés vers plus d'union et de concorde.

M. E. Recardon insiste très heureusement sur notre conception de l'indépendance et montre combien cette idée de la liberté de notre pays, idée active et positive, est plus vraiment intéressante que celle de notre neutralité, notion purement contingente et restrictive.

M. Horace Micheli, apôtre convaincu des droits populaires et de la démocratie directe, n'a pas de peine à démontrer combien les institutions telles que le referendum et l'initiative ont exercé une influence utile et éducatrice sur la vie du pays.

M. Henri Fazy insiste sur le caractère fédératif de la constitution nationale. Il y a une belle éloquence dans la péroraison de son discours, lorsqu'il avoue l'émotion qu'il ressent encore lorsqu'une fête

ou un voyage l'amène à la prairie du Grütli. Le vénérable conseiller d'Etat, qui déjà avait vu de l'Hôtel de Ville les tristesses de 1870, n'a pas perdu sa jeunesse d'âme, et au fond de son cœur de politicien, l'amour de la patrie suisse réveille les accents d'une éloquence sincère.

M. Eugène Choisy rappelle la longue série de nos luttes confessionnelles et la division de la Suisse pendant cette période difficile. Les crises qu'il raconte sont faites pour simuler notre courage: le pays qui a survécu et est ressorti plus fort des longues et séculaires dissensions de la Réforme ne saura-t-il pas surmonter la crise bien moins aiguë des conflits de langue et de sympathie?

M. W.-E. Rappard présente un des travaux les plus sérieux, les plus originaux et les plus documentés de la série. Il raconte la lutte des villes et des campagnes, et montre combien le souci de l'intérêt national doit souvent engager l'une des parties à abandonner son intérêt purement économique.

M. Jean Sigg, en reprenant l'histoire des associations ouvrières en Europe et en Suisse, nous rappelle combien notre évolution industrielle est solidaire de celle des autres pays et que pour lutter efficacement, il faut que nous sachions dans ce domaine centraliser et concentrer nos efforts.

M. H. Töndury promène la lumière froide de sa raison et de sa science sur les arcanes de nos difficultés économiques. Après avoir montré tout ce que le problème a d'angoissant, il fait appel à notre esprit d'initiative et à notre activité toujours croissante pour le résoudre.

M. G. de Reynold, ce poète que l'armée a toujours attiré, explique quel chemin politiciens et officiers devraient suivre à la rencontre les uns des autres pour améliorer encore notre armée et établir un contact plus étroit entre elle et le peuple. Je voudrais que cette remarquable étude fut publiée en brochure, car elle apprend bien des choses aux publicistes ignorants de ce dont ils parlent. Et si elle n'avait que ce mérite de détruire la légende romane d'une armée française victorieuse plus par son indiscipline que par sa discipline!

M. Albert Malche est clair et persuasif lorsqu'il expose les nombreux efforts à faire pour endiguer chez nous la marée montante de la laideur.

M^{me} Emilie Gottd, la vaillante avocate du suffrage féminin, expose le rôle de la femme en Suisse au cours de l'histoire. Elle termine par son habituel *Delenda Carthago*, qui, dans sa bouche, se traduit par: « Introduisez le suffrage féminin. »

M. Georges Wagnière, enfin, explique la situation de notre pays au milieu des nations en guerre. Son travail a déjà été publié en brochure par les *Opinions suisses*. Il faudrait que chacun, chez nous, le lise et le relise, car il n'y a, dans ce bel appel au patriotisme, aucun mot à retrancher, et tout est bien l'expression du sentiment de ce courageux publiciste, si utile à son pays dans la crise que nous traversons.

En fermant ce volume si touffu, deux réflexions viennent à l'esprit: parmi les professeurs de ce cours, il y a deux familles d'esprits, d'une part quelques-uns, les anciens en général, qui admirent leur pays, ses institutions démocratiques, son équilibre, tout ce qu'il peut donner aux autres, tout ce qu'il a pu leur donner; d'autre part les jeunes, qui ont pour la Suisse le même amour, mais qui sont plus inquiets, voient mieux les conflits latents, le tragique où la barque risque de venir se heurter. N'y aurait-il pas là, dans ce livre, un indice de ce qui crée, non pas une incompréhension, mais une légère distance entre la génération de 50 ans et celle de 30?

La première a cueilli l'œuvre du XIX^{me} siècle comme un beau fruit et a pu quelque temps s'en délecter sans soucis. La seconde est en face d'une tâche que, dès vingt ans, elle a pressentie non sans angoisse, et qu'elle attend, lucide, comme le lutteur qui sait déjà que la bataille peut être mortelle. Il y a beaucoup à recevoir des deux générations, et grand intérêt pour le pays à ce qu'elles se rapprochent toujours mieux.

Ma seconde réflexion, c'est que ce livre est très bienfaisant. Il révèle l'ardent patriotisme de tant d'hommes qui, dans la lutte journalière, paraissent quelquefois si loin les uns des autres, et souvent se soupçonnent de tant de calculs. Ici le même amour les rapproche et fait entrevoir tout ce que pourraient réaliser leurs efforts concourants.

Albert Picot, avocat.

YVONNE PITROIS: *Les Femmes de la grande guerre, 1914-1915-1916.* — J.-H. Jeheber, éd., Genève.

L'émouvant volume de 243 pages que M^{me} Pitrois a consacré à

ses sœurs « de la grande guerre » est de ceux qui ne s'analysent pas. Il n'est guère plus facile de le résumer, car où donc fixer son choix parmi la légion des vaillantes femmes qu'elle nous montre à l'œuvre? Quels actes de courage citer plutôt que tels autres, non moins admirables? Lesquelles encore de ces paroles sublimes, prononcées souvent par d'humbles paysannes, et d'autant plus touchantes qu'elles émanent de créatures frustes? On est embarrassé, comme aussi l'auteur a dû l'être devant la masse imposante des documents qui se pressaient sous sa plume. Oui, devant cette floraison miraculeuse d'héroïsme, celle qui a pris à cœur d'en être la fidèle chroniqueuse s'est certainement demandé plus d'une fois, cherchant à les classer: « Que mettrai-je au premier plan? » Et force lui a été de renoncer à tout classement de cette sorte. Enfin, elle s'est dit probablement combien sont pauvres les mots dont nous disposons pour exprimer tant de richesse morale, ou boursoufflés en regard de tant de simple grandeur.

« Je crois aux destinées éternelles de la France, parce que je connais le patriotisme des mères et des femmes françaises. »

Cet hommage du roi-héros, Albert 1^{er}, adressé aux femmes de France, est inscrit sur une page blanche avant l'entrée en matière.

Si M^{me} Pitrois consacre la plus grande partie de son livre à ses compatriotes, elle n'oublie pas le dévouement des femmes d'autres pays — à leur tête, la noble reine des Belges.

Reines, grandes dames, bourgeoises, filles du peuple, défilent sous nos yeux, également intrépides, secourables, résignées, prêtes à tous les sacrifices: « Dans l'immense bouleversement, toutes les classes de la société sont nivelées: il n'y a plus que la noblesse du cœur qui compte. »

Héroïnes du devoir civique: ce sont les employées des postes, des téléphones, des télégraphes, qui continuent à recevoir et à transmettre des ordres, au milieu du bombardement, jusqu'à ce que le bureau s'écroule littéralement sur leur tête; ce sont les institutrices laïques, dont plus d'une sauva son village de la destruction, en imposant le respect à l'envahisseur par son inébranlable fermeté. Plus d'une aussi se fait infirmière quand le besoin est urgent. Et il arrive ceci: qu'un prêtre catholique demande pour elle la récompense méritée. Ainsi, au milieu des atrocités sans nom fleurissent, comme jamais encore, la tolérance et le respect mutuels.

Nul n'a oublié la belle conduite de M^{me} Macherez s'improvisant maire de Soissons devant l'ennemi, ni sœur Julie, l'héroïne de Gerbévillers. C'est encore un chapitre glorieux que celui des religieuses ignorant la peur, que celui des infirmières donnant leurs soins aux blessés, « sous les obus et la mitraille ». Et il y a celles aussi, nombreuses, qui contractent de graves infections au chevet des malades, et en meurent héroïquement; d'autres sont devenues aveugles, ont perdu l'usage d'un membre. Et que penser de cette jeune Anglaise qui, après avoir vu de près deux cents cas d'une maladie effroyable, la gangrène gazeuse, se l'inocule, parce que le chirurgien-chef de l'ambulance où elle travaille a dit qu'il lui faudrait un sérum pris sur un être sain?

En ces temps inouïs, les enfants mêmes sont des héros. Ne devrait-on pas lire à tous les écoliers l'histoire de la petite Parisienne grièvement blessée par un taube? On va lui couper la jambe, mais elle n'a qu'une idée: ne pas effrayer sa mère. Ou encore, avec quel sang-froid une fillette de douze ans a sauvé la garnison du fort de Troyon? Ou la belle endurance de la petite Lise, qui n'a que neuf ans, mais qui, la pointe menaçante du sabre ennemi sur sa poitrine, ne révèle cependant pas la cachette des soldats français?

Il y a aussi Reims, la ville martyre... et tant d'autres! Il y a toutes les victimes: celles qui ont fui, celles qui ont pâti dans des camps de concentration, celles — plus lamentables souvent — qui sont restées dans les pays envahis, — « le Calvaire des femmes », comme l'appelle avec raison M^{me} Pitrois. « Oui, dit-elle, pensons à tant de souffrances, à tant d'ignominies, à tant de deuils. Pensons, nous les épargnées, à tout ce qu'endureront encore des femmes qui n'avaient pas plus mérité leur infortune que nous n'avons mérité nos privilèges... Pensons-y, bien que nous ayons plutôt envie de détourner de ces horreurs notre sensibilité frémissante. Pensons-y, non avec une pitié banale et passagère, mais avec une compassion infinie, un désir ardent de soulager, de consoler, de réparer, dans la mesure de nos moyens. »

C'est bien là le sentiment qu'on éprouve en fermant ce volume, qui est à la fois le livre d'or des héroïnes « de la grande guerre » et le martyrologe de ses victimes. Et l'on est reconnaissant à l'auteur d'avoir, en réunissant cette gerbe magnifique de belles actions,

mis ainsi en regard du courage des soldats au front celui, non moins grand, des femmes qui, elles aussi, savent lutter, résister, mourir.

L. PÉRIS.

Brochures reçues.

A. DE MEURON: *La natalité après la guerre*. Conférence faite à Lausanne, sous les auspices de la Société pour le relèvement de la Moralité. Edition de la Concorde. 1 broch.

Après avoir cité les statistiques un peu inquiétantes de M. le prof. Hersch sur la mortalité chez les neutres en temps de guerre, statistiques dont nous avons rendu compte en leur temps, l'auteur passe en revue les différents remèdes proposés pour combler les vides et rétablir une natalité supérieure à la mortalité. La question est, on le sait, de celles qui préoccupent les sociétés féminines, à l'étranger et tout spécialement en Allemagne, où l'on préconise le développement de l'hygiène populaire, la lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose, les maladies vénériennes, des mesures fiscales pour avantager les familles nombreuses, puis l'éducation professionnelle des femmes, et même, dans certains milieux, la polygamie légale!! Tous ces problèmes intéressant directement les femmes, nous recommandons chaudement à nos lectrices la brochure de M. de Meuron, et en particulier les pages si judicieuses où il fait le procès des remèdes suggérés outre-Rhin contre les maladies vénériennes, remèdes contre lesquels des Associations féminines se doivent de prendre position.

E. Gb.

WORLD'S YOUNG WOMEN'S CHRISTIAN ASSOCIATION: *Directory 1916*.

Un utile petit annuaire où l'on trouve toutes les adresses des Unions chrétiennes de Jeunes Filles du monde entier, et qui sera précieux à plus d'une jeune voyageuse ou d'une isolée.

LIGUE SUISSE DES FEMMES ABSTINENTES: *Aux Ménagères, nouvelles recettes. Auto-cuiscur. Emploi des fruits*.

A travers les Sociétés féminines

Genève. — *Union des Femmes*. — Plusieurs questions importantes ont occupé notre Union depuis deux mois: celle du Secrétariat d'abord, au sujet duquel une réunion des principales sociétés féminines et sociales de notre ville a eu lieu le 30 novembre, pour un échange de vues, et qui sera définitivement résolue en janvier, lorsque les sociétés constituantes auront pris une décision. — Puis l'Union a pris l'initiative de convoquer les sociétés adhérentes à l'Alliance, afin d'étudier avec elles la question de l'enseignement ménager obligatoire et le meilleur moyen d'en obtenir la réalisation. Cette séance aura également lieu en janvier. — D'autre part, l'Union a été sollicitée de se préoccuper de questions importantes touchant à la moralité publique, comme la publication de certaines annonces d'un caractère fort équivoque, et des études sont commencées qui aboutiront prochainement à des démarches et à une action collective. — Le Comité, après un examen attentif de la situation du Bureau auxiliaire (assistante de police) avec un membre du Comité des Amies de la Jeune Fille, a tenté une démarche pour étendre dans certains domaines officiels l'activité de ce bureau, et a rencontré un accueil bienveillant au Département de Justice et Police. — A côté de ces questions sérieuses, place a été faite à des sujets moins austères, soit au thé de membres du 7 décembre, où M^{me} Pommier a dit avec le plus grand charme différentes pièces de vers, soit à celui du 11 janvier, où M^{me} E. Gautier a parlé avec brio de ses conférences aux internés, soit enfin au thé d'Escalette du 14 décembre, où a été chantée de fort belle musique patriotique. Les soirées familières offertes aux ouvrières de l'Ouvroir ont recommencé le 6 décembre, avec l'aimable concours de M^{me} Pommier également. — L'Ouvroir, après avoir exécuté de grosses commandes, se trouve cependant dans une situation financière difficile, vu les prix de la matière première, et les demandes d'admission pleuvent plus que jamais en cette saison bien dure pour tant de femmes qui ne peuvent plus faire face au renchérissement de la vie. Aussi différentes mesures sont-elles à l'étude, et une vente pour écouler les marchandises en magasin aura lieu fin février. — Enfin, la Commission des Assurances a fait donner des conférences de propagande dans les villages de Chancy, d'Hermance et de Jussy en particulier, et s'est occupée de faire assurer les pupilles de la Société pour la protection de l'Enfance, et les orphelins remises au soin de l'Etat, — démarches dont le résultat n'est pas encore connu.

Vaud. — *Union des Femmes du Canton de Vaud*. — Une assemblée générale extraordinaire a eu lieu le 8 décembre. Il s'agissait surtout de prendre une décision au sujet du *Bulletin Féminin*. Pour différentes raisons, entre autres à cause du renchérissement de l'abon-